

## II.8 - Un Ange passe... à l'eau...

L'histoire qui suit est, à elle seule, plus qu'un évènement, elle est le symbole de la solidarité traditionnelle d'une promotion.

Son titre, « *Un Ange passe... à l'eau* » frise l'ironie car l'Ange était-il un peu « salaud » ? Nous avons également hésité entre « *X et Y sont dans un bateau, un bazoff tombe à l'eau, qu'est-ce qui reste ?* » et « *Le saut de l'Ange* », mais ce n'était pas l'Ange qui avait plongé.

Pour mémoire, il est des jours où quand il fait trop chaud, il est agréable de prendre un bain. Mais tout dépend de qui s'y trempe.

La même aventure a été vécue différemment suivant les acteurs. Aussi nous n'hésiterons pas à en donner plusieurs versions complémentaires.

### **Tout d'abord, les faits, vus par un cocon lambda.**

Juin 1965, les Exam Gé sont en vue. Un bon conseil, celui de la révision. Sauf qu'à l'X, il est des bazoffs qui ne facilitent pas la tâche des potaches. Tant pis pour eux, ils n'auront pas de pot. Et ça va se corser.

Un bazoff un peu rigide est plongé dans la piscine. Il identifie un des criminels à son accent, le Général commandant l'École ne peut faire autrement que de menacer de virer le coupable à moins qu'un certain nombre se dénoncent car pour vaincre un Ange, il faut être plusieurs. Et c'est là qu'une promotion démontre ce qu'est la solidarité.

Il faut trouver des volontaires pour endosser la punition encore inconnue. Magnifique mouvement de solidarité : des innocents, pas aux mains pleines mais aux mains vides, proposent de se dénoncer sans la moindre réticence et surtout sans que le Général ne soit dupe. Il faudra choisir.

Horreur ! Ce ne sont pas des JARs mais des JAFs, des « Jours d'Arrêt de Forteresse !!! » Les volontaires vont nous quitter, répartis dans les forts militaires qui entourent Paris. Merci Vauban. Les « jafés » ont quitté l'École en fourgon quasi-cellulaire devant le reste de la promotion qui leur a fait une haie d'honneur.



Mais ce n'est pas tout. Si la punition est exemplaire (45 jours de forteresse en plines vacances), il faut maintenant obtenir qu'elle cesse au plus vite. Et là, deuxième signal de solidarité : la promotion vote un « autocran ». Tous punis, on ne sort plus. On reste à l'École (on se réserve évidemment le droit de faire le bêta). Les conséquences sont perverses et financières : le magnan doit nourrir 300 cocons tous les soirs et tous les week-ends. Pire, les vacances approchent et ce n'est pas prévu au budget. L'intendant va faire faillite. Le résultat sera au rendez-vous : les JAFs fondront au soleil de juillet.

Cette démonstration fut exemplaire et nous a laissé des souvenirs mémorables, chacun les siens, y compris ceux du Général Cazelles<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Souvenirs cités dans ses 400 pages de mémoires dont des extraits figurent ci-après.

## Étape un : Plouf !

### Le Géné K se souvient :

« Nous sommes mi-juin. Le dénatage du point Gamma est terminé et le Pitaine Géné (intérieur) a enfin permis qu'on enlève le tas de débris amoncelé au milieu de la cour d'honneur, tas qui devait rester tant que tout ne serait pas remis en ordre.

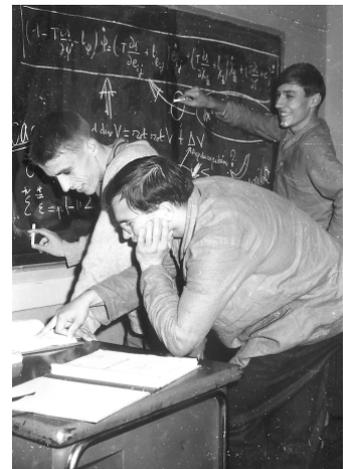


« Bientôt les vacances avec juste encore une épreuve : les exams-gé qu'on passe en Grand U en faisant la queue dans les couloirs en attente de notre tour.

« La tension monte en particulier chez les « coprsards potentiels » ou « *would-like-to-be* coprsards ».

« La nostalgie aussi avec ce sentiment confus qu'on vient juste de passer la meilleure année de notre vie. L'an prochain sera différent, ce sera déjà notre dernière année, en route vers la sortie. L'attachement des élèves à cette école est vraiment très fort.

« C'est le moment que notre adjudant de compagnie choisit pour faire du zèle. Il balance des pains injustifiés à droite et à gauche et ça énerve, ça énerve beaucoup, à un moment comme on l'a dit où la promo est passablement tendue. Des rumeurs montent réclamant que ça s'arrête. Les pains continuent et ce ne sont plus des rumeurs qui remontent aux oreilles de la Khomiss mais des exigences de faire arrêter ça.



« J'étais hésitant, La tradi a bien prévu des sanctions, on sait ce qu'il faut faire mais, même si on sait ce qu'on doit faire —bénarde pour un officier, piscine pour un bazoff et, tenez-vous bien, pantalon de Grand U sur le pavé des Champs Élysées à l'issue du défilé du 14 juillet pour le Général— c'est quand même une décision assez lourde. Pour la plupart des sous-officiers l'affectation à Polytechnique en fin de carrière est une récompense. Pour les officiers aussi d'ailleurs.

« En fait Ange m'a bien aidé, et scellé son sort en même temps, en me balançant quelques JAS pour une ridicule histoire de revers de poche mal boutonné<sup>2</sup>. Juste quelques JAS de trop à la mauvaise personne, « détenteur de l'autorité suprême d'enclencher un bran. »

« La décision est prise. On prépare l'exécution. Immobiliser notre coupable, le descendre de quatre étages, un bout de couloir jusqu'à la piscine et le balancer à l'eau. Opération risquée, on peut toujours tomber sur un autre bazoff faisant l'appel aux étages inférieurs, mais pas si difficile à réaliser. Impérativement, lui masquer la vue, l'opération doit être anonyme ! Un sac à linge enfilé sur la tête par un missaire venant dans son dos ferait l'affaire. Trois autres le ceintureront et le voyage commencera derrière quelques éclaireurs qui vérifieront que la voie est libre. »

### X-Minne raconte :

« Conseil de K-discipline » : l'adjudant-chef Ange était coupable donc mouillable. Repérages avant exécution, entraînement, balisage du chemin de la piscine, récupération des clés auprès du pitaine-clé pour que tous les passages soient libres.

« Un matin à l'heure de l'appel l'adjudant chef, corse d'origine, se pointe au casert. Je m'étais entraîné sur Jean D., notre crotale, qui avait sa taille. J'avais modifié ma cagoule en y perçant des trous pour enfiler une ficelle que je serrais autour de mon cou pour qu'il ne puisse pas me l'arracher et me reconnaître.



« Comme je faisais du judo, après lui avoir enfilé un sac à linge kaki sur

<sup>2</sup> Ceux qui savaient tenir une aiguille et du fil avaient depuis longtemps cousu les boutons sur les revers de leurs poches qui apparaissaient ainsi toujours parfaitement boutonnées.

la tête j'ai pratiqué un ushi-gari et il s'est retrouvé par terre.

« L'Ange se débat comme un diable et me mord au sang. Heureusement que la « police scientifique » ne m'a pas ausculté car elle aurait retrouvé l'empreinte de ses dents. Eu-je été crédible en prétendant que « *c'était mon chamô l'auteur de la morsure et que si un éléphant trompe énormément, un chamô peut mordre énormément ?* »

« On l'immobilise, lui ligote les mains dans le dos et direction le lieu du sacrifice dans le plus grand silence, croit-on. On découvrira que l'accent toulousain de l'un d'entre-nous l'avait fait identifier.

« Puis, c'est le « saut de l'Ange ».

« L'Ange Corse n'a pas aimé. En tous cas, ça a du vraiment le rendre furieux. Le vilain s'est plaint. L'affaire est montée jusqu'au ministère. Il a prétendu, à tort, que sa légion d'honneur l'avait suivi dans l'eau : outrage majeur à la nation, punitions imposées.

#### **Babar enchaîne :**

« Nous arrivons à la piscine et notre victime la tête dans son sac se plaint de manquer d'air. Plein de mansuétude on soulève un peu son sac, qu'il était naturellement prévu de retirer au moment du plongeon. Grave erreur comme la suite va le montrer. « *À la une, à la deux, à la trois...* », plouf (tête nue) et les missaires s'esquivent en vitesse, après avoir vérifié qu'il ne pouvait pas se noyer.

« À l'X, toutes les pièces de vêtement, caleçons compris, portent le matricule de l'intéressé. La ceinture aussi, au bout à l'intérieur. Et Paul, sans doute doté d'une ceinture trop longue, avait la détestable habitude d'en replier le bout et de le repasser dans le passant de son pantalon, matricule parfaitement visible.

« Notre Ange n'avait rien perdu de son sang-froid et grâce à l'astuce de la bouffée d'air tenait maintenant un des coupables. La chasse à l'homme commence et Paul se retrouve promptement au micral avec garde rapprochée s'il vous plait. »

Certains témoins pensent que Paul aurait plutôt été identifié grâce à (ou à cause de) son accent toulousain qui faisait tache dans le brouhaha du silence total pourtant requis.

#### **Paul, à l'accent chantant, raconte :**

« J'étais sur le tapis de judo à m'entraîner lorsqu'une délégation menée par Renégat et Babar vint m'informer d'une décision de promo : « *Ange à l'eau !* ». Il ne m'est pas venu à l'idée de refuser;

« De mémoire, nous n'avions pas tous de cagoules et nous mimes des bas (fournis par nos châmos) pour éviter d'être reconnus.

« Nous capturâmes la victime dans un escalier et la convoyâmes jusqu'à la piscine, en dépit de sa résistance. Ai-je prononcé un mot ? Toujours est-il qu'il affirma formellement avoir reconnu ma voix. Pourquoi nier alors que je ne risquais, à mes yeux, que deux petites semaines de JAR, propices aux révisions à l'approche des exams-gé. Étais-je inconscient ou trop gavé de « traditions » ?

« Et là, au bord du bassin, grave erreur psychologique : trop de respect pour les décorations qu'il avait méritées. Nous lui demandâmes d'ôter sa chemise ou au moins de dégrafer ses décorations, mais il se débattait comme un diable. Sauf que, pour lui, notre crime fut de l'avoir « dégradé ». ! »

### **Étape deux : « *Kès qu'on fait, mon Général ?* »**

Lors de notre réunion pour les quarante ans<sup>3</sup>, pendant notre dîner de gala dans les chais du domaine de Listel, Pierre Latour, René de Gaillande et Philippe Raulin, respectivement Géné K, caissier et maj' d'entrée, recueillirent un franc succès auprès des cocons et de leurs épouses, oreilles toutes grandes ouvertes, en contant, tour à tour leur version de l'évènement.

#### **René raconte comment il a appris le « succès damné » :**

---

<sup>3</sup> 18 et 19 septembre 2004 (Viaduc de Millau, caves de Jarras et mas Daladel)

« Nous avons choisi la date ensemble avec Babar. Il ne s'en souvient pas parce qu'il était très occupé à s'occuper d'Ange, mais moi j'étais très occupé à m'occuper du général Cazelles car nous avons arrêté ce soir là le premier concert de jazz de l'École et le général Cazelles y participait comme spectateur.

« J'étais à côté de lui lorsque Pierre est venu m'annoncer que tout s'était bien passé et que l'ange était bien mouillé. Bon, je me suis réjoui. Le général m'a demandé ce qui se passait. Je lui ai dit « *rien mon général, rien d'important en tous cas.* »

Et puis Pierre est revenu m'informer que notre camarade, notre pote, avait été effectivement reconnu et que l'ange était en train de porter plainte.



« À ce moment là... j'ai eu un vrai problème et je suis sorti du concert pour aller, avec quelques missaires, tenter de faire complices de notre action les gens qui vivaient aussi de la tradition de l'École, c'est-à-dire les autres adjudants. Il y avait un président des adjudants, Joubert, avec qui, en tant que caissier des élèves, j'avais des relations privilégiées. Il a tout fait pour convaincre l'ange de fermer sa gueule parce que ça allait être très mauvais pour lui. Ça a été très critique mais, à un moment donné, on était certains que du côté des adjudants ça s'arrangeait.

« Je suis revenu au concert. Je me suis assis aux côtés du général qui m'a dit « *qu'est-ce que vous faites ?* » Je lui ai dit « *rien mon général, tout va bien* » et il a dû penser que j'avais des incontinences.

« Mais ça s'est mal terminé car les adjudants n'ont pas réussi à remettre l'ange sur le droit chemin. À la sortie du concert j'ai accompagné le général dans ses appartements au Boncourt. Il m'a dit « *mais qu'est-ce qui vous est arrivé ce soir ?* ». « *Mon général, on a renoué avec la tradition.* » « *Ah ! Ah !* » « *Oui, on a mit un juteux à la piscine.* » « *Ah, génial, ça faisait au moins quinze ans qu'on n'avait pas fait ça.* » « *Oui mon général, mais il y a un hic. Il y a un hic, c'est que... un type a été identifié.* » « *Ah, les cons !* ». C'était effectivement le mot du général, dans un réflexe « *Ah, les cons !* ». Il m'a dit « *mais qu'est ce que je vais faire ?* ». Je lui répondis « *mais c'est vous qui décidez mon général.* » Il me dit « *je le vire.* » « *Vous le virez ? Pas possible.* »

« Et à ce moment là l'idée m'est venue de lui dire « *mais si demain nous sommes huit à vous dire que nous avons mis le juteux à la piscine, est-ce que vous virez les huit ?* » « *Ah, mettez-moi les dans mon bureau demain à huit heures du matin.* »

### **Étape trois : « qui veut être coupable ? »**

**René poursuit :**

« C'était absolument clair et, après avoir réfléchi à ce qu'on allait dire le lendemain matin, Gérard et moi avons réuni un amphi très tôt pour « désigner » des volontaires. Il en fallait huit et surtout pas des types trop mal classés dans le groupe.

« Il y a eu des volontaires, cinq ou six qui avaient participé à l'opération et deux ou trois qui étaient volontaires et qui n'avaient absolument pas participé, ce qui est déjà un signe de solidarité polytechnicienne bien comprise. »

**X-Minne raconte :**

« Nos caissiers furent convoqués et pour sauver notre bavard à l'accent prononcé, ils ont proposé de revenir avec les responsables mais il fallait trouver huit coupables.

« Grand amphi pour schicksaler les respons qui auront à la clé un zéro de conduite l'année suivante. Nombre d'entre nous, dont moi qui nageait en apnée dans les profondeurs du classement, ne pouvaient pas se porter volontaires.

« Babar, le Génér K, des missaires, vrais ou faux coupables, d'autres élèves innocents se sont portés volontaires. Il a fallu trancher parmi les volontaires. Toute la promo se réunit et fit une haie

d'honneur au panier à salade qui emmenait nos taulards. Dans la foulée, ceux qui étaient encore en liberté, décidèrent de ne pas partir en vacances et par solidarité de rester à l'école tant que nos camarades ne seraient pas libérés. »

### **Babar, Géné K se souvient :**

« La nuit (un peu agitée) passe et le message nous parvient le lendemain tôt le matin : le Général a convoqué le conseil de discipline pour 11 heures, objet : virer Paul de l'École. En tout cas c'est ce qu'on veut nous faire croire. Un peu de panique, mais essayons de reprendre notre calme.

« Un amphi spécial est convoqué au point K à 9 heures. « *Le plus bel amphi auquel j'ai jamais assisté* » dirai-je (certes, je n'en avais pas vu beaucoup, d'accord). L'équation était simple, se dénoncer en un nombre suffisant pour que le Général ne puisse vider personne sans provoquer une révolution, mais le plus petit possible parce que, bien que nous ne sachions pas à quoi on s'exposait vraiment, une chose était sûre, ce ne serait pas une partie de plaisir.

« Huit semblait le bon chiffre, va pour huit. Il y avait deux volontaires désignés d'office : Paul et moi, le Géné K, restait à trouver six autres volontaires. Vous parlez de JAR-respons ? Ça, c'en était la quintessence.

« Un amphi mémorable où on voit ceux qui en ont... du courage : des missaires dont certains n'ont pas été retenus parce que trop proches de la queue de la courbe de Chéram et d'autres, absolument époustouflants, parce qu'à des années-lumière de la moindre incartade mais profondément solidaires et souhaitant le montrer intensément. Solidarité, amour de l'École, de sa promo et de son comportement.

« Nous avons aboutis au mix parfait : six missaires (la moitié de la Khômmiss, c'était bien normal) et deux exogènes (qui apportaient une protection supplémentaire contre le risque d'exclusion)



« La mili qui avait des oreilles était parfaitement au courant de ce qui se passait et le Général n'a pas été surpris de nous voir arriver à huit en Grand U à 11 heures dans son bureau au Boncourt. En fait, je pense que secrètement il était soulagé de ne pas avoir à virer un élève pour une simple application d'une tradition, certes peu usitée, mais dont, dans son for intérieur, il comprenait le bien fondé. Petit laïus et la sanction tombe : 45 jours d'arrêts de forteresse, et pas de levée de crans à espérer pour le 14 juillet (comme c'était la tradition).

### **JCD remet de l'ordre dans ses souvenirs vieux de 50 ans dans un style télégraphique :**

« Ça revient doucement. 4 compagnies, une par étage. Pour chaque compagnie un capitaine et un adjudant, en charge de la discipline (appel, contre-appels, lits, tenues...).

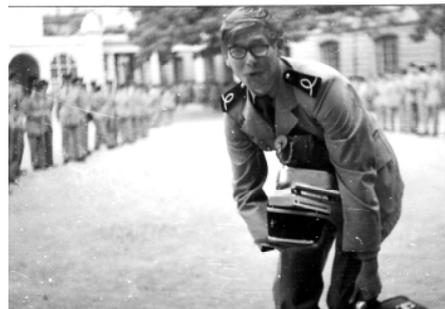
« L'adjudant de la compagnie de Paul passait son temps à emmerder ses ouailles. Que faire ? L'idée est venue (chez qui ?) de le foutre à l'eau pour le calmer. Acte réflexe. Accord Khômmiss.

« Sur le déroulé, je crois que la vareuse (ou la chemise) avec les décorations a été retirée avant la mise à l'eau. Ange sous son sac a compté dix (ou huit) ravisseurs et pense avoir reconnu Paul. L'opération était pourtant silencieuse. Paul aux arrêts ?

« Grand Amphi. La Kès fait le point. Les bazoffs exigent une sanction exemplaire. Le général demande que les coupables se dénoncent sans cela Paul prend tout. La promo se solidarise de l'action et décide de « désigner » le groupe de « coupables » qui doit comprendre aussi un ou des non-participants évidents à l'action. Appel à candidature.

« Les « coupables désignés » sont convoqués au Boncourt, dans le bureau du général. Engueulade, passage en revue les yeux dans les yeux, silence.

« Départ en résidence (pour moi, en solo, la redoute de Gravelle dans le bois de Vincennes). »



## **Étape quatre : souvenirs de cachots**

Cinquante années plus tard, cet évènement reste très présent à l'esprit des protagonistes qui ont pris plaisir à le narrer.

Ils étaient huit à se porter volontaires pour encaisser les JAFs respons : six missaires dont quatre avaient participé à la mise à l'eau du rat d'eau médusé et deux courageux, héros discrets, symboles vivants de la solidarité, nos « bourgeois de Calais » :

- Paul C., à l'accent du Sud-ouest révélateur, connaîtra les fossés du Fort de Vincennes avec J-R. G. qui faisait partie des nageurs et avait « la clé de la piscine »,
- Babar jouira avec Pierre M. d'un régime « de faveur » au Kremlin (Bicêtre),
- J-C. D. logera à la Redoute de Gravelle dans le bois de Vincennes, fortification occupée à l'époque par l'École interarmées d'éducation physique et des sports, plus connue sous le titre de Bataillon de Joinville,
- Michel P. sera lui incarcéré au Fort de l'Est à Saint-Denis,

Et surtout Marc et Olivier, non seulement complètement innocents du crime de « non-noyade sans intention de la donner », incontestablement à cent lieues de faire partie des gais lurons cagoulés, ni de leurs proches, ni même de leurs fans. Ils furent « embastillés » à la Caserne Duplex.

Leurs souvenirs méritent la place qui suit.

### **Olivier raconte :**

« Dans les derniers jours de juin. La Khômmiss décida de sanctionner sévèrement un adjudant récidiviste et dûment mis en garde de crime d'application tatillonne du règlement militaire. Condamné au châtimeut suprême, être jeté en uniforme dans la piscine de l'École. Sitôt décidée, la sentence fut exécutée. Mais l'un des bourreaux fut reconnu par le condamné malgré sa cagoule.

« La Kès réunit immédiatement la promotion. Pour éviter une sanction trop sévère au malheureux qui s'était fait identifier, il fallait qu'un certain nombre de « coupables » se dénoncent (l'idée, fort logique, était que les peines individuelles seraient diminuées si les coupables étaient plus nombreux).

« La jeunesse étant portée à se sacrifier pour les grandes causes, je me proposai, ainsi que quelques autres. C'est ainsi que Marc et moi fûmes envoyés en « forteresse », la caserne Duplex, dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

« Notre geôlier en chef était un adjudant plutôt bonhomme qui, bien qu'il fût parfaitement conscient de la gravité des faits pour lesquels nous étions placés sous sa garde, était certainement moins strict sur le règlement que son collègue encore tout mouillé. Il nous informa d'emblée que nous serions autorisés à recevoir des visites à caractère « familial ou même sentimental », faveur qui n'était pas un droit dans les circonstances où nous nous trouvions. Et le fait est qu'il se montra plutôt accommodant tant que nous restâmes sous sa responsabilité.

« Nous fûmes cependant enfermés dans une chambre au confort spartiate. Pour ce qui est de passer le temps, nous avons une occupation toute trouvée : c'était la période des « Exam Gé », et la lecture intensive de nos cours (que, comme beaucoup, nous découvriions à l'occasion) comblait une bonne part de nos longues heures de pénitence. Une voiture venait régulièrement pour nous emmener passer nos planches à l'École. Nous avons également d'autres passe-temps, comme on peut s'en douter. Marc et moi consacrons de longues heures à refaire le monde mais, si nous étions d'accord pour une telle ambition, nous étions moins d'accord sur la manière de nous y prendre.

« Nous n'avons pas droit à la « promenade » des prisonniers, mais comme on ne nous a jamais apporté de repas dans notre chambre, fût-ce un petit déjeuner, c'est que nous les prenions ailleurs, au mess des officiers, ce qui était l'occasion d'autant de petites sorties.

« Nous avons des visites. Mes parents venaient régulièrement me voir. Les caissiers vinrent plusieurs fois nous apporter leur soutien et celui de la promotion, restée consignée à l'École.

« L'adjudant F. de la 7<sup>ème</sup> compagnie, la mienne, vint un jour pour quelque motif administratif. Quand il constata que son collègue géôlier nous donnait du « Mon lieutenant », il fut manifestement offusqué d'une déférence aussi déplacée.

« Au bout de trois semaines, une fois les exam-gés terminés, nous commençâmes à trouver le temps un peu longuet. Je ne sais plus quel était le terme prévu à l'origine pour notre incarcération, mais l'autocran de la promotion, qui décida de ne pas partir en vacances tant que nous ne serions pas libérés, résolut le problème. Le Général Cazelles, commandant l'École, fut amené à nous rendre la liberté, à supposer qu'il ait eu l'intention de nous garder emprisonnés plus longtemps.

« Deux ou trois semaines plus tard, je partais avec deux cocons camarades en Grèce, voyage prévu de longue date. Mon père me suggéra à mon départ d'en profiter pour envoyer une carte postale amicale à l'adjudant débonnaire de la caserne Duplex. »

#### **Marc reste modeste et ose à peine raconter :**

« Jeune débarqué à Paris, ayant fait prépa à Casablanca puis interne à Louis le Grand, mon passage à la caserne Duplex m'a permis de connaître un quartier que j'ignorais. La caserne jouxtait l'imprimerie nationale, maintenant démantelée (cela m'a amené à suivre ultérieurement les épisodes d'une gestion d'État hasardeuse; revente des terrains à vil prix et rachat au prix fort).

« En fait rien ne différenciait ce séjour d'une retraite monacale (les offices en moins). Nous avions eu le droit d'emmener des livres et de quoi écrire et disposions d'une table, ce qui rendait les journées fort supportables. Avec en prime une vue sur le ciel et les platanes. La saison était belle et le jeu des feuilles et du soleil formait un joli tableau.

« Seule ombre à une situation somme toute confortable : les « promenades accompagnées » en rond dans la cour centrale. Je n'ai pas pu y échapper. Je n'y pensais pas à l'époque, mais ce devait être encore plus rasoir pour nos accompagnateurs: il devait être plus pénible d'être gardien que gardé.

« En bref, un séjour à recommander pour tous ceux qui aiment lire et écrire. »

#### **Paul, à l'accent chantant du Sud Ouest, raconte :**

« Je ne crois pas que ce fut un épisode vraiment glorieux. Une ânerie, demandée par la kés (?), au moins sauvée de la catastrophe par la solidarité de la promo.

« Accusé à cause de mon accent, impossible d'échapper à la sentence, hors de question de nier. Direction le fort de Vincennes, dans une grande chambre fort claire et qui aurait pu être agréable, sauf que j'avais pour seule distraction mes cours de l'École, sans oublier que j'étais sous le coup d'une demande d'expulsion pour motif disciplinaire.

« J'avais droit à une promenade quotidienne à un endroit et un moment choisis pour que je sois seul. Le bazoff qui m'accompagnait et me surveillait avait interdiction de m'adresser la parole et me suivait à trois pas, du moins au début. J'avais droit à fort peu de visites. C'est par mon capitaine de compagnie que j'ai appris que toute la promo (que je remercie encore) avait déclaré un autocran jusqu'à notre libération.

« Après deux ou trois semaines de mise en observation, les sous-officiers qui logeaient de manière permanente dans le fort m'ont pris sous leur aile protectrice et ont veillé à la qualité de ma nourriture. Dès que les officiers avaient tourné les talons, en particulier le weekend, les promenades s'allongeaient, les langues se déliaient et j'ai même un vague souvenir de parties de pétanque. Grâce soit rendue à ces hommes pour leur bon sens et finalement leur bonté.

« Je peux témoigner qu'un emprisonnement à l'isolement même de quelques semaines, y compris dans des conditions matérielles tout à fait confortables, est une épreuve. Je suis incapable aujourd'hui de dire combien de temps tout cela a duré. Six semaines ? Dans mon ressenti, une éternité. Et je vous épargne les effets du claquement des talons (que je fantasmiais à aiguilles) des secrétaires qui dans la journée arpentaient le couloir devant ma porte ! (dans la réalité, probablement des bidasses transportant balai et seau !). »

#### **J-R. raconte sa villégiature au Fort de Vincennes :**

« Membre du « commando Ange à l'eau », à la fois comme missaire mais aussi comme possesseur d'une clé de la piscine, il m'a semblé normal de me dénoncer. Le général Cazelles avait menacé de virer Paul et de punir toute la promotion si les « coupables » ne se dénonçaient pas

« spontanément » dans les 24 heures. Il était parfaitement certain que des volontaires innocents figuraient dans la liste des « coupables », mais il a estimé que ce volontariat était plutôt à l'honneur de la promotion, et il s'est contenté de cette liste.

« Chacun d'entre nous a eu droit à une entrevue particulière avec lui. Il m'a dit qu'il aurait préféré régler cette affaire en interne, mais que le « noyé » s'étant déjà plaint à l'extérieur de l'École, il était obligé de sévir... et de prescrire des JAFs car de simples JARs au micral ne seraient pas suffisants pour calmer le « mouillé ». Il m'a aussi précisé que 45 JAFs seraient la limite car au delà, on était cassé de son grade. Il m'a rappelé qu'il y avait fort longtemps qu'un cadre de la mili n'avait pas été désavoué de cette façon humide, et j'ai respectueusement signalé que ce n'était pas une raison pour ne pas sanctionner.

« Nous, les « condamnés », n'avons eu le droit que d'emmener nos cours pour préparer les examens de fin d'année. J'ai quand même pris avec moi les œuvres complètes de Montherlant dans *la Pléiade*, son théâtre et ses romans, beaucoup à lire dans peu de place...

« Nous sommes partis dans plusieurs fourgons, et toute la promotion était dans la cour pour nous dire au revoir. C'était sympa et réconfortant. Je suis parti dans le même fourgon que Marc, qui a été déposé le premier à la caserne Duplex. J'aimerais bien vérifier avec lui mon souvenir du dialogue hallucinant qu'il a eu avec l'officier qui l'a réceptionné.

« À Vincennes, ma cellule était dans le poste de garde à l'entrée du vieux fort, avec une fenêtre à barreaux située à moins d'un mètre du haut mur d'enceinte du fort : 45 jours dans une cellule avec vue sur un mur, sans soleil, et tellement sombre que la lumière devait y être allumée en plein jour !!! Je ne me rappelle pas des sanitaires, mais ils devaient être corrects. Les repas étaient servis à heures presque fixes dans ma chambre, mais venaient (en marchant lentement) du mess des sous-officiers à l'autre bout du fort et arrivaient à température ambiante... J'avais droit à une heure de promenade par jour (s'il ne pleuvait pas) à travers le fort, toujours accompagné par un sous-officier. Certains de ces « accompagnateurs » restaient silencieux, mais d'autres cherchaient à faire la conversation en racontant leur vie militaire... Ma mère a réussi à obtenir une fois la permission de me rendre visite.

« Un bénéfice secondaire de ce séjour à Vincennes : j'ai échappé au défilé du 14 juillet sur les Champs Élysées (et surtout à toutes les répétitions). L'officier qui était de garde ce 14 juillet m'a invité à venir regarder la télévision du poste de garde pour voir « mes collègues » ouvrir le défilé.

« Plusieurs fois une voiture est venue me chercher pour me conduire à l'École pour passer mes examens généraux. Passage par le casert pour mettre le grand U, examen avec un faux-col trop serré et ses punaises métalliques qui me rentraient dans le cou, repassage par la chambre pour ranger le grand U jusqu'à la prochaine fois, et retour en voiture à Vincennes.

« Nous n'avons pas effectué la totalité de la peine à laquelle nous avons été condamnés. Nous avons été libérés de façon anticipée pour que nous ne perdions pas trop de vacances (après tout nous étions « l'élite de la Nation », et l'élite a besoin de vacances...). Je ne me rappelle pas exactement combien de temps a duré cette villégiature au fort de Vincennes, mais on devrait pouvoir le retrouver en mettant en commun nos souvenirs d'internés.

« Finalement je ne garde pas un mauvais souvenir de ce séjour, et j'ai même une petite satisfaction d'avoir pu réaffirmer un certain pouvoir contestataire des élèves.

« PS : je n'étais pas dans la compagnie sous la responsabilité de l'adjudant-chef à qui nous avons fait faire le saut de l'Ange, et je ne me rappelle même pas de ce qu'il avait bien pu faire pour « mériter » d'être immergé dans la piscine. Mais je peux affirmer qu'il a été plongé dans le petit bain car nous n'étions même pas certains qu'il savait nager. »

### **Pierre M. raconte son séjour au Kremlin :**

« Un adjudant corse s'étant retrouvé tout habillé dans la piscine de l'École, nous fûmes 8 volontaires à être gratifiés de 45 jours d'arrêts de forteresse.

« Le petit car militaire — nous avons évité de justesse le panier à salade et les menottes— qui nous menait vers des destinations inconnues dut cheminer sur toute la longueur de la cour d'honneur, à la vitesse d'un escargot et dans un silence sépulcral, entre deux rangs serrés de tous nos camarades de promotion, figés dans un garde-à-vous impeccable et saluant les bannis.

« Cela avait de la gueule !

« Nous avons été répartis dans différentes casernes à la périphérie de Paris ; à chaque arrêt du car, l'un d'entre nous partait vers son destin. Finalement, nous n'étions plus que deux à l'arrêt du Kremlin-Bicêtre et nous eûmes la surprise, Pierre et moi, de ne pas être séparés. Est-ce la position de Géné K de Pierre qui nous valut ce traitement particulier ?

« À notre arrivée, il nous fut précisé que nous serions placés sous la garde du sous-officier de permanence, toute demande, y compris pour aller aux toilettes au bout du couloir, devant lui être présentée. La chambre était tout à fait correcte et la fenêtre sans barreaux, ce qui aura son importance.

« C'était un dimanche et la caserne était vide. Avant le repas du soir, le sergent de garde nous rendit visite et, de manière fort civile, comme il sied à tout missaire, nous lui proposâmes de boire l'apéritif, le pitaine liquide nous ayant abondamment pourvu en boissons diverses et variées. Notre garde-chiourme, après quelque hésitation, mais heureusement c'était un dimanche, accepta et s'enquit de la raison de notre internement. Heureuse initiative !

« Dès le lendemain, l'histoire avait été largement diffusée et commentée au mess des sous-officiers, provoquant l'hilarité de la majorité d'entre eux et nous assurant a priori un élan de sympathie. L'apéritif du soir devint donc naturellement un rite, le nombre des participants augmentant au fil des jours, car le sous-officier de garde changeait quotidiennement, les présents déjà initiés venant participer aux agapes. Nos camarades missaires ont dû alors nous ravitailler dare-dare, l'évaporation étant anormalement élevée, ce qui fut fait avec la célérité et la compétence habituelles, nous permettant ainsi d'envisager avec plus de sérénité la perspective d'une longue captivité.

« Nos gardes, devenus nos amis, ne voulant pas être en reste, nous invitèrent à leur tour à leur mess, chacun tenant à payer sa tournée. Il va sans dire que nous rentrions ensuite dans notre chambre passablement fatigués pour attaquer notre repas du soir. Notre réputation ainsi établie avait gagné aussi les cuisines et, sous la part réglementaire, le cuisinier cachait du gigon d'excellents morceaux. Pour ne pas le vexer, nous mettions un point d'honneur à vider nos assiettes, conscients des conséquences sur notre tour de taille. Le matin, le cuisinier ne manquait jamais de rajouter 3 ou 4 croissants chauds pour chacun de nous. Déjà levé, je réceptionnais les victuailles et, désireux de manger chaud, avalais avec appétit mon petit déjeuner. Pierre qui ne se réveillait pas avant 10 heures n'avait droit qu'à des croissants froids ou plus de croissants du tout.

« Le premier dimanche suivant notre incarcération, nous avons demandé à rencontrer le capitaine pour l'entretenir d'un sujet nous tenant particulièrement à cœur. Il nous a aimablement reçu et nous lui avons expliqué que, en tant que croyants et pratiquants, nous serions désireux d'aller à la messe, d'autant plus que nous en avons été privés le dimanche précédent, et que cette tolérance était la règle à l'École pour les élèves au micral. Après réflexion, il a donné son accord pour qu'un sergent, pratiquant fervent nous accompagne à l'église. Nous avons donc assisté ce dimanche-là à la messe, recueillis comme il se doit, sous la garde d'un sergent qui avait déjà assisté à celle du matin ! Le dimanche suivant nous avons été autorisés à aller à la messe non accompagnés. Malheureusement, Dieu nous pardonne, ni Pierre ni moi ne nous sommes souvenus du chemin, de sorte que, pendant la messe, nous avons déambulé dans les rues du Kremlin-Bicêtre.

« Nous avons remarqué, lors de nos nécessaires sorties de la chambre, que la fenêtre de la pièce voisine, de même d'ailleurs que la plupart des fenêtres de cet étage, restait toujours ouverte. Une corniche d'environ 30 cm courait le long des fenêtres sur toute la longueur du bâtiment. Nous avons alors pris l'habitude, lorsque un besoin se faisait sentir, d'emprunter la corniche pour passer dans la pièce voisine inoccupée, afin de ne déranger personne.

« L'après-midi, quand nous avions l'esprit plus vif, ou moins embrumé, il nous fallait préparer les « exams-gé », pensum d'autant plus impératif que, comme beaucoup de missaires, notre classement ne nous autorisait plus guère de fantaisies. Pendant ce temps, nos camarades en ayant terminé avec les exams-gé, au lieu de partir en vacances comme il le leur aurait été permis, restaient à l'École par solidarité envers les exilés ou, tout au moins, se faisaient un devoir de venir y prendre leurs repas avec un maximum d'appétit.

« Pour le 14 juillet, nous émîmes l'idée auprès de notre garde d'aller nous promener dans Paris, lequel la trouva excellente et nous prêta même des vêtements civils. C'est ainsi que, sur le boulevard Saint-Michel, nous tombâmes nez à nez avec l'un de nos camarades de promotion, ébahi de nous retrouver à cet endroit.

« Mais, comme chacun sait, même les meilleures choses ont une fin, y compris les réserves financières de l'École. Ayant à faire face chaque jour à un nombre grandissant de bouches imprévues

à nourrir, la mili a constaté avec effroi que la source de ses finances serait rapidement tarie. Dans sa grande sagesse, le général a pris alors la décision de réduire de 45 à 22 les jours d'arrêts à effectuer. Ayant été les derniers à être enfermés, nous avons été les derniers à être libérés.

« Ce sont donc des souvenirs plutôt agréables de cet épisode rare que j'ai gardés en mémoire, à l'exception notable d'un surpoids impressionnant, jamais approché depuis. Il convient de souligner par contre que ce fut l'exception parmi l'ensemble des volontaires, certains en ayant au contraire particulièrement bavé. »

### **Babar se souvient :**

« En matière de détention, hormis les mauvais traitements, que nous n'avions pas à craindre, le plus dur est l'isolement, la solitude. Je pense que le Général m'aimait bien, en tout cas il m'a fait une fleur, destination le fort de Kremlin-Bicêtre mais nous étions à deux dans la même cellule (ainsi que les exogènes qui se retrouveront ensemble au quartier Duplex), alors que les autres missaires étaient seuls. Dur dur. Nous quittons l'école juste après le déjeuner, en fourgon, encadrés d'une haie d'honneur des deux promos en tenue numéro 1.

« La suite de l'histoire appartient à la Kès qui a su porter la solidarité au cran supérieur.

« Nous avons passé les exams-gé comme des pestiférés, sous-off venant nous chercher et nous raccompagner en 2 CV et montant la garde devant la porte pour nous empêcher d'avoir le moindre contact avec qui que ce soit. Mais le bilan me fut favorable, n'ayant rien d'autre à faire que de réviser, j'ai gagné 50 places au classement, ce qui d'ailleurs ne changeait pas grand-chose.

## **Étape cinq : la faim justifie les moyens**

« Nous avons été libérés, économie oblige, au bout de la moitié de notre peine. En effet, les « vacances d'été » ne sont pas des vacances au sens militaire, ce sont une permission (de quitter le corps). Si la plus grande partie de la promo reste sur place, ce qu'elle peut faire, il faut de l'encadrement, des repas, de la blanchisserie, du nettoyage... Ça fait exploser le budget et l'encadrement ne peut pas partir lui non plus. La mili fut prise à son propre piège, tant pis (ou plutôt tant mieux) pour elle, ce n'est pas moi qui vais verser des larmes. ».

### **Même le Général Cazelles s'en souvient (à sa façon) :**

Dans ses mémoires (un pavé de 435 pages), le Général Bernard Cazelles<sup>4</sup> raconte :

« On arrivait à la fin de l'année scolaire et comme les deux années précédentes j'ai réuni la promo 64 à l'amphi pour la rédaction des « feuilles de botte ».

« Après cet amphi je n'avais en principe plus à réunir cette promo. Mais il y eut un pépin. J'ai appris un jour que des élèves, masqués, avaient pris un sous-officier, l'avaient ligoté et jeté dans la piscine. Mais un des acteurs avait été reconnu. N'appréciant pas le procédé, même si le sous-officier en question avait eu un comportement souvent maladroit, j'ai réuni la promotion et je leur ai dit que je n'admettais pas leur attitude, que puisqu'un d'entre eux avait été identifié je le traduais devant le conseil de discipline aux fins d'exclusion ; que bien sûr cette instance, présidée par le commandant en second, était libre de son jugement et n'était pas liée par ma position, mais qu'on ne pourrait ignorer celle-ci. J'ai ajouté que je reconsidérerais cette position si d'ici 24 heures les coupables se dénonceraient et que ce serait ceux-ci qui seraient punis et sévèrement.

« J'ai eu le lendemain une liste où figuraient le nombre de « coupables ». Je savais pertinemment que parmi les noms qui m'avaient été donnés figuraient probablement certains des coupables, mais que d'autres n'en n'étaient pas. J'ai parfaitement saisi ces désignations, tout à fait conforme aux traditions de l'École (quand j'étais moi-même élève, j'ai été ainsi nommé par tirage au sort quand un basoff demandait « 4 noms à 4 crans », ce qui en langage clair voulait dire « désignez-moi quatre victimes pour avoir chacun quatre jours d'arrêts »).

« J'ai donc envoyé les élèves désignés pour 45 jours d'arrêts de forteresse, à passer non à l'École mais dans un fort de la région parisienne, d'où ils ne sont sortis que pour passer à l'École leurs examens généraux de fin d'année. C'était une sanction très sévère car les punis ne pouvaient avoir l'aide de leurs cocons pour préparer ces examens.

« Le lendemain du jour où j'ai notifié ma décision, les caissiers ont demandé à être reçus. Je leur ai demandé les raisons de cette demande d'audience. Ils ont répondu qu'ils voulaient me rendre compte que les élèves avaient voté l'« autocran », c'est-à-dire qu'ils se refusaient de sortir de l'École, et qu'ils venaient me dire que ce n'était pas une mesure dirigée contre moi, mais qu'ils avaient voulu marquer leur solidarité avec leurs camarades. Dans l'idée des élèves leur maintien à l'École pendant les jours de congé posait au commandement des problèmes d'intendance, puisqu'il y avait tous les élèves à prendre leurs repas, ce qui n'était pas les cas les jours de congé, d'où problème financier.

« Quelques jours se sont passés sans incidents particuliers. Je craignais une manifestation au défilé du 14 Juillet, me rappelant que plusieurs années auparavant, après le passage des élèves devant le Président de la République (ce n'était pas encore le général de Gaulle) on avait vu sur la chaussée un pantalon d'uniforme que l'un d'entre eux avait jusque là dissimulé, je ne sais comment, et qu'il avait laissé tomber à son passage.

« Les Exams-Gé se terminaient et pour certains, ceux qui passaient les premiers, le maintien de l'autocran devenait un problème, car leurs projets de vacances risquaient d'en pâtir. Ils ont donc décidé de lever l'autocran, et les caissiers sont venus me l'annoncer, en me demandant de réunir à nouveau leur promo puisque je leur avais dit, lors de cet amphi d'engueulade, que je regrettais que

---

<sup>4</sup> Il avait été nommé au commandement de l'X en remplacement du général Raymond Tissier, qui avait du quitter son poste avant d'avoir accompli les trois années habituelles, suite à une manifestation lors de la visite des Cyrards. Pendant la cérémonie de présentation des drapeaux, la promo des conscrits, la 61, avait cru bon de jeter sur les troupes des papiers de brouillon qui fâcheusement avaient la couleur jaune du PQ. La réaction du général Tissier n'avait pas plu en haut lieu. Il avait collé des JARs aux élèves les plus punis, sans savoir s'ils étaient les instigateurs de cette affaire, ni même s'ils y avaient participé. Il avait aussi décidé que le séjour dans les corps de troupe que les X faisaient entre les deux années, serait d'une plus longue durée, ce qui renforçait l'idée des X qui n'étaient déjà pas très favorables à la chose militaire que servir dans un corps de troupe était une punition.

pour la dernière fois que je leur adressais la parole, ce fut dans de telles conditions.

« Je leur ai rappelé que j'avais souvent déclaré que j'étais le meilleur garant du respect des traditions, me croyant capable d'y inclure des traditions postérieures à mon passage comme élève. Je leur ai dit : « *La Marie* », le bistrot en face de la sortie des élèves, n'existait pas de mon temps, mais je vous y inviterais volontiers puisque vos promos le fréquentent. » « Allons-y », ont répondu les caissiers avec lesquels j'ai été chez « la Marie », « pot de fleurs » sur la tête.

« Le pittoresque a été qu'au moment de payer les consommations, je me suis aperçu que j'avais oublié mon portefeuille et ce sont les caissiers qui ont payé ; j'en ai été quitte pour envoyer un chèque plus important à la Kès. »

#### **Lors de notre dîner aux Salins, Philippe Raulin, maj d'entrée, complète :**

« Le 14 juillet nous avons défilé. René, Gérard et moi-même, nous étions au deuxième rang de la garde au drapeau. Devant nous il y avait le major des anciens qui portait le drapeau et ses deux caissiers, Jacques Attali pour ne pas le nommer, le major, Jean-Paul Narcy et Gérard Estournet<sup>5</sup>.

« À la fin du défilé, traditionnellement, le major des anciens et ses deux caissiers se rendent à la garden party de l'Élysée et sont reçus par le président de la République. Et ce jour là, à la fin du défilé, Jacques Attali se tourne vers moi et me dit « *j'ai autre chose à faire, est-ce que tu peux y aller à ma place ?* » Je n'ai pas dit non et donc, avec les deux caissiers de nos anciens je suis allé à l'Élysée.

« Au début, tous les invités défilent dans les salons pour arriver dans celui où le président et le premier ministre, à l'époque le général De Gaulle et Georges Pompidou, reçoivent les invités qui saluent le président. Pendant tout ce défilé, il y avait pas mal de personnel militaire et bien, on ne parlait que de l'aventure de l'École Polytechnique. Je peux vous promettre que ça a fait vraiment un fort ramdam.

#### **Philippe en profite pour ajouter :**

« Je voudrais aussi ajouter quelque chose puisqu'on parle de la cohésion de la promotion. Ce n'était pas notre première expérience. Sur un sujet, si vous vous en souvenez, qui avait des conséquences beaucoup moins graves si je puis dire, mais une fois de plus, c'était juste avant les vacances, celles de Noël en décembre 1964. Je ne sais pas pourquoi mais on avait la manie de faire des manifestations juste avant les vacances.

« N'avions pas encore nos caissiers et j'avais la lourde charge de représenter la promotion à la fois face à nos anciens, face au général et à notre cher directeur des études, Chéradame, qui avait décidé de réinstaurer le principe d'une composition écrite de chimie.

Ça ne nous a pas plu. Nous avons fait un certain nombre de réunions d'amphis. Nous nous souvenons très bien que les caissiers de nos anciens sont venus à une de ces réunions pour nous dire de ne pas déconner et de ne pas faire des âneries<sup>6</sup>.

Nous avons tenu bon, et le jour de la composition de chimie, qui devait être dans la première quinzaine de décembre, il y a eu 318 (nous étions 318, avec les étrangers) copies blanches.

« Les sous-officiers qui gardaient les salles d'examen où nous étions assis ne comprenaient rien car nous étions tous assis et on ne bougeait pas. Il n'y a pas eu une défection et pourtant cela ne faisait que trois mois que nous étions ensemble. Le lendemain matin j'étais convoqué chez Chéradame, en uniforme de sortie, parce qu'on ne va pas chez Chéradame en uniforme de tous les jours quand même, faut pas plaisanter. Il m'a passé un savon pas très très long mais assez monumental et il m'a dit : « *et bien, le résultat : je garde toute la promotion pendant les vacances de Noël.* »

« Et là encore... ça s'est résolu avec le général Cazelles qui était vraiment un type formidable. Je suis allé discuter avec lui et, sauf erreur de ma part, nous sommes tous partis en vacances à Noël. Et ceci pour dire que, à peine trois mois après notre entrée à l'École nous avons déjà montré que nous étions une promotion exceptionnelle. »

---

<sup>5</sup> Décédé le 18 mars 2000

<sup>6</sup> Il est des indices pour penser que les caissiers de la 63 étaient des faibles (pour ne pas dire plus) et avaient la trouille. Comme ils étaient les seuls caissiers en place sur la Montagne, ils se sentaient "visibles" et risquaient des ennuis même si c'était la promo 64 qui faisait la « connerie » de rendre copie blanche et de fâcher Chéradame.

Cet évènement, qui a tant marqué Philippe pour qu'il nous le raconte avec autant de précision 40 ans après, a fait l'objet d'un article « à la manière de... » qui aurait pu être écrit par René Goscinny et illustré par Sempé :

« **Aujourd'hui, on a boccardé la pal** ».

« Aujourd'hui c'était la pal de chimie. Le grand maître, en effet, il avait dit comme ça, il faut leur faire une pal de chimie. Ce sera un intense malaxage de leur cerveau.

« Nous, au début, on ne savait pas trop ce que ça voulait dire, mais c'était sûrement mauvais, parce que les grands nous avaient bien prévenus que tout ce que fait le grand maître, c'est sûrement mauvais.

« Alors, ce matin, il y a des types qui sont passés nous voir, et qui nous ont dit : « *La pal, on va la boccarder, comme ça, le grand maître il verra bien qu'on n'est pas d'accord avec lui, et ça lui montrera que tout ce qu'il fait c'est sûrement mauvais.* » Alors, nous, dans le fond, on n'était pas mécontents, parce que, vous savez, on venait de comprendre ce que c'était le malaxage.

« Seulement voilà. Les grands ils ne revenaient pas et ils avaient peur de nous voir faire ça. Alors, Gérard et puis Jean-Paul, ils ont dit : « *Vous ne pouvez pas faire ça, parce que pour le faire, il faudrait qu'on le fasse et on ne veut pas le faire.* » Alors, nous, on n'était pas contents, et on a été voir Michel, qui est le plus méchant des grands, et le plus fort aussi. Alors, il est allé trouver Gérard et Jean-Paul, et il leur a dit qu'ils étaient des gêneurs, et que s'ils voulaient une bataille; il viendrait avec tous les mycers, c'est comme ça qu'il appelle les gars de sa bande. Alors Gérard et Jean-Paul, ils ont dit « *d'accord, on va voter.* »

« Nous, on était content, on allait voter : c'était la première fois qu'on allait le faire. On était presque aussi phanas que pour élire GTD.

« Avant de voter, Philippe, qui a des lunettes et les cheveux en brosse et qui est très fort, mais qui n'est plus premier, alors qui n'est plus le chouchou du grand maître, il a parlé, et il a expliqué qu'il fallait voter oui pour montrer au grand maître que tout ce qu'il fait c'est sûrement mauvais.

« Et puis après Jean-Paul et Michel ils ont aussi parlé, mais on n'a pas bien compris. Ils ont dit qu'ils avaient un avis mais qu'ils ne voulaient pas nous le dire, mais qu'ils allaient quand même nous donner leur avis bien qu'ils en aient un autre qui n'était pas le même.

« Heureusement on n'avait pas besoin de leur avis, et on a voté, et il y avait plein de oui. et presque pas de non. Alors on a tous rendu une feuille blanche, même Philippe qui a des lunettes et des cheveux en brosse et qui n'est plus le chouchou du grand maître.

« Il fallait voir les mines des surveillants, les pitaines comme on les a surnommés. Alors le chef des pitaines, le commandant, comme on l'appelle, il a appelé Philippe et il l'a grondé. Il a grondé aussi les autres copains qui sont venus lui expliquer que si on avait fait ça, c'est pour montrer au grand maître que tout ce qu'il fait, c'est sûrement mauvais et on a aussi été grondés par l'Amigo du grand maître pour tout ce qu'il fait c'est sûrement bon, alors, comme il avait de la peine, on lui a dit pour le consoler qu'on referait une pal de chimie.

« Mais n'empêche que le grand maître tout ce qu'il fait c'est sûrement mauvais.

« *The end.* »

